

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 61 (1923)  
**Heft:** 49

**Artikel:** Berne  
**Autor:** Mogeon, L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-218370>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS  
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## AUX PATOISANTS

Le Journal, le Progrès, de Château d'Oex, publie dans son numéro du 23 novembre un article dont nous extrayons les lignes suivantes : « Nos ménagères ont pu, ces jours derniers déraumer leurs fourneaux. Peut-être, parmi nos jeunes lecteurs en est-il quelques-uns qui ignorent ce vieux mot de notre langage. Qu'est-ce que déraumer son fourneau, en patois déraumâ ? C'est tout simplement l'allumer une première fois pour enlever la vieille crasse des tuyaux, la raume. Nos anciens n'accomplissaient pas cette opération importante sans consulter l'almannach. Chacun savait, dans le temps, qu'il faut allumer son fourneau pour la première fois sur le défaut, autrement dit sur la lune noire, si l'on veut qu'il tire bien tout l'hiver. Bonnes gens, avez-vous pris garde à cela ? Le défaut tombait, ce mois, le 8 novembre. C'est ce jour-là, et pas un autre, qu'il fallait déraumer votre fourneau. Est-il possible qu'avec le progrès de l'instruction et des connaissances vous ignorez encore une chose si élémentaire ? Tant pis pour vous si votre fourneau fume tout l'hiver. »

Dans la vallée de la Broye et environs, déraumâ signifie : faire la première fournée dans un four à cuire du pain. Cette opération nécessite une bonne quantité de bois pour réchauffer un four qui n'a pas servi depuis un certain temps. Les personnes qui utilisent les fours communaux et qui cuisent leur pain alors que le four a été déraumâ, c'est-à-dire réchauffé, emploient une quantité de bois moindre. C'est pourquoi les ménagères tirent au sort pour savoir qui devra déraumer le four, soit faire la première fournée.

Il serait intéressant de connaître l'origine de ce mot. L'article du Progrès donne une étymologie et une explication. Un lecteur du Conteur aurait-il peut-être une autre explication du mot, soit de l'action que ce mot désigne.

Dans la Broye on prétend que déraumâ veut dire « desenhumer » le four, c'est-à-dire le réchauffer.

Le Glossaire du doyen Bridel dit : Rauma, reuma, rouffa s. f. vieille crasse adhérente à un vase (Genève). Rhommo : rhume, toux.

Le Conteur serait reconnaissant à ceux qui pourraient lui donner quelques explications sur ce mot qui exprime, comme on l'a vu, des actes un peu différents, mais qui ont une certaine parenté entr'eux.

Mérine.

**Richesse n'est pas tout.** — Deux paysans rentrant du marché de Lausanne rencontrent une femme qui, traînant un petit char, ramasse avec une pelle à feu du crotin de cheval, comme engrais... oui, parfaitement, du crotin.

— Tu l'as reconnue ! fait l'un des paysans à son compagnon.

— Bien sûr que je l'ai reconnue, c'est la veuve de Pierre-Abram.

— Heu ! elle n'a pourtant pas besoin de ça !

R.-H. R.

**Entre voisins.** — Tu dis que ton fils est à Lyon ?

— Oui.

— Et que fait-il ?

— Oh ! il est attaché à une banque.

— Ah ! on les attache maintenant, pour ne pas qu'ils puissent se sauter ; il y en a tant qui ont levé le pied.

P.



## ONNA TENABLLIA DE FENNE

**S**TASSE l'a du sé passâ lai a grantenet dévânt que l'aussant einveintâ lo canton de Vaud, la Suisse et tota la jographie. L'êtai quasu âo fin coumeincement de la Bibllia, dau teimps que lai avâi rein que dâi Jui.

Lê fenne de sti pâi, on dzo sê sant asseim-blliâie et l'ant de dinse :

— Lê z'homme l'ant dâi tenâbllie iô dévânt de tote lê z'affêre que la tita lâo subllie. No faut ein fêre atant.

L'ant dan tote êtâ d'accoo po avâi dâi reunion de fenne. L'ant nommâ onna présidente, on' huissière et onna greffiêre. Et pu quand l'a falii savâi de que on dêvetra dêvesâ, la présidente l'a de dinse :

— Accuta-vâi tote, tant que vo z'ite ! Lê oquié à vo dere. Vo sêde prâo que lê mousse no bailliant bin dâo tracas et dâi couson quand sant petit. Lê faut bressi, lâo faut bailli lo nêné, lê faut panâ, lâo faut apprendre à martsî. Sarâi portant bin pllie quemôudo sê lê boute pouâvant martsî tot solet à la vi que sant fé, quemet lê vi que dzelhiant dza dêveron lâo mêre tot tsaud, dévânt que sêyant fini à tsavon. Peinsâ-vo vâi quinte z'aise on arâi dê pllie. L'ein a dâi couson, dâi lèvâie, dâi cutsche, dâi couerle, dâi dêvetye, dâi peine tant qu'à que lo poupon sê pouêsse teni drâi su sê piaute. Qu'ein dite-vo, cousene ?

Faut vo dere que, dein clli vilhio teimps, on sê cousenâve bin mê qu'ora.

Et tote lê fenne sê sant messe à bramâ :

— D'accoo ! Oi ! Respect ! Viva la présidente ! N'ê pas juste que, de tote lê bite, noutrê pètiou restant quasu dou z'an sein savâi martsî ! Faut que cein tsandzâi. Ne faut einvoyi onna pancarta âo bon Dieu po lo lai dêmandâ.

Adan la greffiêre l'a dêgrussi on bocon dâo pantet de sa tsemise, por cein que lo papâi n'ê-tâi pas oncora einveintâ et l'a écrit dessus avoué on bocon de tserbon, pu l'a bailli à l'huissière.

Faut vo dere assebin que dein clli teimps, lai avâi pas 'na pousta quemet ora. Quand on êcrizâi âo bon Dieu, on baillie la lettra à on ozi et l'êtai li que fasâi lo pousteliou. Justameint, sê trovâ dêfro onna crebllietta que l'eimpougne lo pantet pê on câro et via âo ciê.

Houit dzo aprî, lê fenne l'avant oncora onna tenâbllia po cein que la crebllietta l'êtai rarrêvâie. L'êtant dein ti lâo z'êtat ein atteindint de savâi la reponse et fasant onna chetta que failâi oûre. Lê potte breinnâvant qu'on arâi djurâ onna tropa de battioret et la présidente l'a z'u bin dâo mau à sê fêre oûre. Tot parâi quand s'ê lèvâie po liêre la lettra, ti lê battioret sê sant quaisi et on arâi oûi êterni on mous-seliou.

La lettra dâo bon Dieu desâi dinse :

« Su bin d'accoo avoué vo et du z'ora ein

lèvé lê petit z'einfant porrant martsî du lo premi dzo, mâ lai metto on tota petiouta condechon de rein dâo tot : l'ê que, dêso lo lèvet, lê fenne l'aulant dremi tote solette et na pas avoué lê z'homme. Se vo z'ite d'accoo, mê assebin ! »

Vo z'arâi falii oûre cllia brison, clli trafi, clli tredon. Dêvesâvant tote ein on iâdzo, lê get lâo saillessant de la tita. L'ant quasu depellî la crebllietta. L'êtant soixante-nâo que fasant on' êscandale quemet se l'avant êtâ dâi moui de ceintanne. Quand l'a falii votâ, lê soixante-nâo l'ant êtâ d'accoo... po ne pas itre d'accoo avoué lo bon Dieu.

L'ê lo derrâi coup que lê fenne sê sêyant accordâie dein onna tenabllia. Du cein, on l'a jamé revu !

Marc à Louis du Conteur.

## BERNE



belle ville de Berne ! Cité chérie par d'anciens et nouveaux souvenirs, puis-que c'est dans tes murs que j'ai séjourné pendant deux ans et deux mois de ma première jeunesse dans l'excellent institut des orphelins, dont mon oncle était alors le directeur et sous les auspices duquel, par les soins d'instituteurs habiles, j'ai fini ma première éducation, je te devais aussi quelques lignes d'un souvenir reconnaissant que je consigne dans le présent recueil que je ne voulais pas terminer sans t'offrir mes vœux les plus sincères pour que tu continues à fleurir en considérant le canton de Vaud comme un fidèle confédéré. »

Qui parle ainsi ? Le style seul montre que ce n'est pas un homme de notre époque, trop nerveuse pour faire de si bénignes phrases. Et pourtant, Baron, — car c'est lui, l'archiviste Baron, — notait, dans son exemplaire des *Poèmes helvétiques* du doyen Bridel, à la suite d'une strophe où on lisait :

« Le sentier d'une obscure vie  
Est-ce le vrai chemin du bonheur... »

l'archiviste Baron, disons-nous, notait en 1849 :

« J'ai bien souvent senti aussi que la solitude était préférable à la vie agitée de ces temps-ci... »

Le brave et fidèle confédéré de Vaud exagèrait-il ? Ne souriez pas, ne vous moquez pas de sa réflexion. L'année 1849 fut « agitée » en effet. On ne connaissait pas encore les ronsrons des aéroplanes, les trépидements des tramways, les teuf-teuf agaçants, pas même les chemins de fer. C'était au bon temps des diligences. Quant aux dancings, il ne pouvait pas en être question. Il n'y avait qu'un quart de siècle que l'on allait en bateau à vapeur, ce doux véhicule souleva pourtant, à l'origine, des protestations ! Et puis, l'Assemblée fédérale bâtitait les lois dérivant de la Constitution de 1848. Elle tenait des sessions qui commençaient le 16 avril pour ne se terminer que le 30 juin ; elle reprenait même ses travaux multiples en novembre et siégeait jusqu'à Noël. L'horizon politique était chargé de nuages. A Paris, on redoutait la révolution sociale, après 1848. Entre Autrichiens et Italiens on se donnait des râclées. Victor-Emmanuel, Cavour, Garibaldi, noms glorieux, surgissaient, mais à la frontière suisse il fallait veiller. A Lausanne, le Grand Conseil discutait la loi sur les assemblées religieuses et les « sec-

taïres», n'en menaient pas large. Je ne parle pas du Sonderbund, qui avait déjà excité les esprits peu auparavant.

Mais revenons-en à Berne, et faisons, si vous le voulez bien, (pardon de sauter si brusquement d'un sujet à l'autre), un peu d'étymologie. Ce n'est pas si abstrait que vous le pensez, c'est plutôt très curieux.

À l'école on nous a enseigné que le nom de Berne venait d'un château qui s'appelait Berno ou (car les professeurs n'étaient pas tous d'accord) que le duc de Zaehringen avait abattu un ours sur l'emplacement qu'il jugea bon pour recevoir les fondations de sa ville. Sans vouloir élucider ce problème classique, qu'il nous soit permis de faire part d'une découverte que nous avons faite dans un très vieux dictionnaire français, celui de Lacurne de Ste Palaye. Voici ce que nous y lisons au mot *Bern* :

« S. m. Ams. — Le Béarn. » Et plus loin : « On a dit aussi *Bern* pour le *Béarn*. »

Il y a même un exemple tiré de vieux textes : « C'est la loi du pays de Bern que le battu paye l'amende. » C'est comme dans les fabliaux : le mari battu est content.

Mistral cite cette série de mots romans : Béarn, Biarn, Biern.

On pourrait aussi ouvrir Ducange, mais nous ne voulons pas faire de latin. Qu'il suffise de dire que le mot se trouve également dans une collection armoricaine (*Armoricanis Collectio*).

C'est égal. Nous ne pensons guère que les gens de Pau avaient avec ceux de Berne une communauté de noms. La science est une belle chose.

Voilà pour le nom propre. Il a eu l'honneur de passer nom commun, mais au fait il l'était depuis l'origine. Ce fut une sorte de mantelet. Rabelais parle de quelques *bernes* à la moresque de velours violet. En Vendée, c'est un drap de lit en grosse toile. Dans la Vienne, une toile qui sert à couvrir une charrette. Enfin, le verbe *berner*, c'est-à-dire tromper, vient de la berne, nom de la couverture sur laquelle les soldats faisaient sauter les nouveaux conscrits à leur entrée à la caserne ; ils trompaient ainsi ces braves jeunes gens en leur demandant un faux sacrifice pour la patrie ! Il paraîtrait que le nom commun de Berne serait emprunté à l'espagnol, *bernia*, mais en tous pays il y a des berneurs et des bernés ! L. Mogeon.

### NE CONFONDEZ PAS

NOTRE sympathique et regretté magistrat, feu Marc Ruchet, était un grand philanthrope. Le personnel qui était occupé dans sa maison jouissait surtout d'innombrables bienfaits. Notre compatriote avait aussi quelquefois, comme tout bon Vaudois, le mot pour rire et possédait même à cet égard une grande finesse.

Or, par une journée de printemps, il y a quelques années de cela, il eut à Berne la visite d'un de ses meilleurs amis de Lausanne, un de ses contemporains. Tous étaient en train, après dîner, de savourer une tasse de café en devant sur leurs souvenirs de jeunesse et sur les dernières nouvelles du jour, lorsqu'entra dans la pièce où ils se trouvaient un jeune garçon d'une quinzaine d'années environ.

Ce jeune homme s'approcha du conseiller dans l'attitude de quelqu'un qui vient solliciter une faveur.

— Ah ! te voilà, lui dit alors le respectable magistrat, en prenant son air paternel qui lui seyait si bien. Alors tu veux absolument qu'on te les coupe !

— Oh ! s'il vous plaît, Monsieur Ruchet, je me recommande, faites-moi ce plaisir,

— Enfin, il te faut bien réfléchir, si on te les coupe, tu ne seras plus un homme !

— Cela ne fait rien, mais je vous en supplie, faites-les moi couper. Ce n'est pas bien difficile.

— Va qu'il soit dit, puisque tu persistes, mais je ne t'approuve pas, un grand garçon comme toi ne doit pas se les faire couper !

Le jeune homme partit satisfait et notre Lausannois se perdit en conjectures, n'osant donner libre cours à toutes sortes de suppositions nées du dialogue qu'il venait d'entendre.

— Tu ne sais pas de quoi il s'agit, lui dit alors son hôte ?

— ... Ma foi ! J'avoue !...

— Eh bien ! ce gosse est le fils de notre femme de ménage ; comme il va passer sa première communion dimanche, ma femme lui a acheté un complet neuf, mais ce moutard n'est pas content du pantalon qu'il voudrait faire rogner pour le transformer en culotte !

— Que veux-tu, mon ami ! la mode !... la jeunesse !... Ah ! de notre temps... O. D.

### UN ARTICLE POUR LE CONTEUR

(Conte.)

*Avertissement* : Nous prions les jeunes filles de ne pas lire ces lignes peut-être un peu osées pour elles.

I

— Cent d'as !

— Ouf ! passe... A qui est-ce à jouer ?

— Mais à toi, tu le sais bien !

— J'oubliais, pardon !

— Dépêche-toi, qu'attends-tu pour commencer la partie ?... Tu rêves...

— Excusez-moi, ma tante ; oui, je... non, c'est-à-dire, mais vous semblez fâchée ?

— Il y a de quoi, franchement ! Tu m'énerves à la fin ! Tu restes là, figé, la bouche ouverte, l'œil dans le vague, c'est agaçant ! Tiens je m'en vais, cela devient crispant, amuse-toi seul !

Et ma tante, d'un geste brutal, me jeta les cartes au visage, puis, d'un mouvement sec, elle se leva, renversa une chaise, sortit.

Géné, je demeurai à ma place à tirer machinalement les poils du tapis de table. Je les arrachai par petites touffes, quand ma cousine entra. Permettez-moi de vous la présenter<sup>1</sup>.

Marthe, (Germaine, pour ses amoureux), vingt ans, jolie, artiste : ne connaît rien des arts modernes ; intelligente : fixe ses rendez-vous dans l'ascenseur des Galeries du Commerce. En la voyant, ce qui attire souvent l'attention sur elle, c'est son délicieux jupon qui dépasse. Un jupon à volants. Ce qui frappe surtout dans sa personne, c'est la main ; elle a giflé déjà la moitié de mes amis. Quant à l'autre moitié...

Donc, ma cousine entra :

— Bonjour cousin.

— Bonjour.

— Alors, il y a eu chicane entre maman et toi ?

— Peuh !

— J'ai rencontré maman dans le corridor, elle paraissait furieuse.

— Peuh ! je songeais au lieu de prendre garde au jeu, le mal est venu de là.

— Oh ! oh ! tu songeais ? Et à qui, s'il te plaît ?

— A personne. Je réfléchissais à un article que je dois composer pour le *Conteur*.

— Oui, alors ?

— Alors, alors ! Je ne dénèche pas un sujet, pas un ! J'ai mal à la tête.

— Tu n'as pas d'idées ? Ecris une poésie.

— Tu es polie !

— Ne te froisse pas, voyons ! Si tu racontais un souvenir d'enfance, par exemple, ça fait toujours bien, tu sais.

— Impossible, j'ai oublié les dix premières années de ma vie.

— Oublié ? Tu parles sérieusement ?

— Sérieusement.

— C'est la première fois.

— Merci.

— Tu ne te remémores rien de cette époque, cousin ?

— Rien.

<sup>1</sup> Depuis ce passage, les parents non accompagnés de leurs enfants, sont invités à ne pas continuer cette lecture.

— Méchant, viens, allons nous asseoir là-bas, sur le canapé, dans l'ombre, je te rafraichirai la mémoire<sup>2</sup>.

II

Marthe m'entraînant par la main, m'obligea à prendre place auprès d'elle, à l'angle de la chambre. Puis, elle se mit à parler sans me regarder, en taquinant du bout de son soulier, Mistigris, le chat.

— Quand tu avais huit ans, tu méprisais soldats de plomb, poupées, tunnels dans le sable ; du matin au soir... Chut ! Mistigris !... nous nous amusions ensemble à cache-cache.

— C'est vrai... Je revois vaguement un laurier touffu dans lequel nous nous faufiliions... un gros laurier, ici, à gauche.

— Parfaitement. Nous sautions le mur du jardin et nous courions dans le verger... Pft ! Mistigris !... du voisin.

— Où nous nous faisons gronder.

— Ah ! tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

— Non, je devine.

— Comment, tu ne te souviens plus... Ah ! il faut pas griffer !... Tu ne te souviens plus d'être monté sur un immense prunier où régulièrement j'allais te dénicher ? Tu ne te souviens plus d'être tombé de là-haut dans une flaque d'eau, et d'avoir perdu dans ta chute ta première dent de lait ?... Est-il amusant, ce chat ! Pft !...

— C'est vrai, maman m'avait grondé, parce qu'elle avait eu envie de monter cette dent sur bague.

— Bon, la mémoire te réapparaît, continuons : te rappelles-tu de la manière... Aïe ! la sale bête !... dont tu m'attrapais ?

— Attends, je crois... non.

— Tu me saisissais par les tresses et tu tirais.

— Vraiment ? J'étais donc bien mauvais ; pauvre petite, comme je regrette aujourd'hui !

— Tu tirais fort, je pleurais, moi.

— Ah ! mais je me souviens maintenant... attends, attends : je t'aimais de tout mon cœur, jadis ; oui, oui, je me souviens. J'économisais centime par centime pour t'acheter des bâtons de jus, et tu les suçais, les yeux ronds, les joues creusées, tu les suçais en les tenant dans ton poing ; tu t'en mettais jusqu'aux oreilles ! Oui, je t'aimais beaucoup : quand tu partais l'été, pour la campagne, je ne dormais plus la plus grande partie de... tu ne m'écoutes pas ?...

— Si, si.

— Non, tu joues avec Mistigris.

— Je t'entends, continue.

— Où en étais-je ?

— Tu ne dormais pas, après ?

— Pourquoi souris-tu ?

— Rien... après ?

— La nuit je cachais ma tête dans l'oreiller, je le mordais en sanglotant, je me désespérais de te sentir loin, si loin !... Ah ! mais, dis donc !

— Plait-il ?

— Ce n'était pas par méchanceté que je tirais tes tresses.

— Enfin ! tu te souviens.

— C'était pour avoir le plaisir de te consoler que je te faisais pleurer.

Mistigris s'est enfui sous le fourneau !

— Je m'approchais alors de toi, je te prenais par le cou, ainsi, et, penché sur toi, je chuchotais : faut pas pleurer, Mimi, j'ai pas fait exprès, faut pas pleurer, Mimi, faut pas. Je te serrais bien fort, et...

— Et tu me donnais un gros baiser sur la joue, comme ça !

A cet instant, ma tante ouvrant la porte, vit le tableau, et sévère :

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

Ma cousine interloquée bredouilla :

— Oh ! rien, maman, je... mon cousin... je l'aidais... j'aidais mon cousin à... à... enfin, oui...

— A quoi ? expliquez-vous !

<sup>2</sup> Pour savourer la seconde partie de cette histoire, on fera bien de jouer en même temps du violoncelle.